La motte de Sarcey







Bien que sa première mention ne remonte qu'à la toute fin du XV^e^ siècle, Sarcey présente une motte féodale visualisée pour la première fois sur le cadastre de 1827. Les douves sont encore bien matérialisées et la curieuse extension qui les prolonge vers le sud en bordure de la route, pourrait correspondre à la sortie de l'écoulement des eaux. On y distingue également le pont d'accès enjambant les douves. A cette époque, le lieu avait apparemment pris le nom que l'on connaît aujourd'hui. Le lidar confirme de nos jours la même disposition qu'en 1827 et permet d'évaluer que la surface de cet espace entouré d'eau est d'un peu plus de 700 m^2. Nous pouvons également visualiser l'accès d'origine côté nord. Même si de la route l'ensemble paraît exigu, il y avait ici largement la place pour y contenir la belle demeure de la famille Ogier dont il ne subsiste rien. Seul un pan de mur encadrant une pseudo-entrée face à un pont fixe moderne peut faire penser à sa présence. Nous savons que l'endroit servit entre 1803 et 1807 de carrière de pierres à Benoît Bouttet, alors propriétaire des sources de Saint-Alban. L'avait-il acquis comme bien national sous la Révolution ou acheta-t-il simplement les matériaux au nouveau propriétaire ? Quoi qu'il en soit, les pierres de la demeure de Sarcey servirent pour la construction du Grand Hôtel de Saint-Alban. En 2001, lors de la réfection des marches du perron du Grand Hôtel, transformé de nos jours en appartements locatifs, il fut découvert des pierres armoriées en remploi. L'un des fragments laisse deviner la devise du maréchal Jacques d'Albon : *Nodos virtutes resolvo*, je résous les difficultés par le courage. On peut même y apercevoir à côté une main armée d'un glaive tranchant le nœud gordien d'Alexandre. Cette découverte peut laisser supposer que Jacques d'Albon aurait pu y faire réaliser des restaurations après le décès de son père survenu en 1549.





❖❖❖❖❖❖

Document conçu et réalisé par Philippe Marconnet, octobre 2026

SUR LES TRACES DE Frédéric NOËLAS



Balade-conférence N°2

Vingt-quatrième saison

11 octobre 2026

Madeleine Environnement

Saint-André-d'Apchon

C'est en 902 qu'apparaît pour la première fois dans une charte de l'abbaye bénédictine Saint-Martin d'Ambierle, l'église *Sanctus Andreas*. Au XI^e siècle, c'est au tour du village d'apparaître dans un cartulaire clunisien sous le nom de *Saint-André-Roneyson*. Du XII^e au XVI^e siècle, le toponyme évolua et devint *Saint-André-en-Rouaney*. En 1562, avec la disparition du maréchal Jacques d'Albon, Arthaud, baron d'Apchon dans le Cantal, lui succédait. Dans un premier temps il voulut lier son patronyme à celui de la paroisse de Saint-André. C'est ainsi que l'on a au départ *Saint-André-d'Arthaud,* puis à la fin du XVI^e siècle Saint-André-d'Apchon. Au XVII^e siècle, nous retrouvons parfois *Saint-André-en-Roannais* et au XVIII^e siècle le village prit définitivement le nom de Saint-André-d'Apchon. Outre son château et son église, la commune possède quelques petites curiosités patrimoniales méritant une attention toute particulière.

La maison Jouard et la croix du Tronfou

C'est au croisement des rues de la Baude, de Benetan, de Saint-André et Albert Lauriac que se rencontrent la maison Jouard ou Joard, ainsi que la croix dite du Tronfou. Cette demeure se présente comme un vaste bâtiment tout en pierre dont la façade sud est cachée par de grands sapins. Celle exposée au nord est visible depuis la rue Lauriac, et montre tout un ensemble de petits fenestrons trahissant deux époques différentes : le XV^e siècle pour ceux entourés de granit, et le XVI^e siècle pour ceux entourés de calcaire doré du Brionnais. Des corbeaux en granit situés au sommet des murs pourraient laisser supposer que nous avions ici des assises pour des consoles de chêne qui se raccordaient aux chevrons de la toiture, à l'image de ce que l'on peut voir à l'église d'Ouches. Nous sommes ici en présence d'un logis appartenant à une famille importante de Saint-André. En effet, les registres paroissiaux de la commune conservent l'acte de baptême le 2 juillet 1579 de Claude Jouard, fils de Marie Chastelus et de messire Claude Jouard, notaire royal de Saint-André. Le parrain du petit Claude n'est autre que Guy de la Mure, capitaine châtelain de Saint-Maurice-sur-Loire. Après leur alliance à la fin du XVI^e siècle avec la famille de Montousse, les terres de cette famille Jouard s'étendaient de l'actuel bourg de Saint-Alban à celui de Saint-André en intégrant *Le Crot*, *Saudey* jusqu'aux *Chiées* et à *Grange Roche*. En 1641, Guy Jouard de Montousse, *licencié-es-loix*, juge de Saint-André-en-Roannais acquiert la terre de Beaujeu non loin de Beaucresson. Anobli par Louis XIV, il se qualifie de seigneur de Beaujeu. Le nom de Jouard s'éteint le 17 janvier 1721 lors du mariage de Simone Jouard avec Jacques Just du Bessey de Contenson. Face à leur demeure, cette famille de notaires royaux fit édifier dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la croix dite du Tronfou. Elle est précisément décrite en 1971 dans le bel ouvrage de Louis Bernard, *Les croix monumentales du Forez*





il y a au bourg une grande croix en grès, du milieu du XVI^e siècle. Le fût Renaissance, rond et cylindrique, se termine par un chapiteau corinthien. Le croisillon, très délié, est d'un diamètre moindre que le fût, avec sur la face ouest un Christ et sur celle de l'est la Vierge et l'enfant Jésus. Cette croix est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques. La rue de la Baude vous mènera vers une seconde croix remarquable située sur la gauche au carrefour de la D.8. Malheureusement c'est une reproduction de l'originale dont les débris ont été conservés par la mairie. Datée du début du XVI^e siècle, elle était la plus ancienne de la commune de Saint-André-d'Apchon. C'était une croix en calcaire doré du Brionnais dont les bras étaient de coupe carrée aux angles abattus. Elle présentait, comme la précédente, un Christ très fin dont les pieds étaient cassés. Ayant été fortement dégradée à coup de marteau il y a quelques années par quelques stupides malfaisants, elle fut refaite à l'identique par le sculpteur Jean-Pierre Collier.

Le fief de Sarcey

Comme en de nombreux endroits, l'orthographe de ce lieu a varié au fil des siècles. Ainsi, nous retrouvons *Cerce* dans le terrier de la rente de l'église ou *Sercier* au terrier du Pontet. Dans un document de 1621, Claude Bonefon, notaire royal au bailliage de Forez, évoque la possession d'une vigne jouxtant *la terre du domaine noble de Serce*.



Nous avions donc ici à cette époque une seigneurie, qui apparaît sous le nom de *Chercée* sur la carte de Cassini datant de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous trouvons en dessous le nom de la *Rue France* qui est devenu sur le cadastre de 1827 la *Rue Franche*. Saint-André porte alors son nom définitif et les pictogrammes l'entourant évoquent la présence du vignoble. Mais il semble que le hameau de *Cerce* ait précédé la seigneurie éponyme. En effet, il est attesté dans les terriers du XIV^e siècle alors que la seigneurie n'apparaît dans les documents qu'à partir de 1494, dans le testament de Claude Ogier qui se qualifie à cette date de seigneur de *Sercé*. Son fils Jehan Augier ne conserva ce fief que peu de temps puisqu'en 1508 il le vendit à Jean d'Albon, alors seigneur de Saint-André. Grâce à cette vente, nous savons que le fief de *Sercé* était composé de *mayson, foussez, pont, garennes, terres, prés, vignes*... Il n'est aucunement fait mention de tours ou d'un pont-levis que l'on a souvent dans les descriptions de maisons fortes. Par contre nous y trouvons un fossé et un pont fixe. Nous avions donc ici une simple demeure peut-être flanquée d'échauguettes et entourée de douves. Celles-ci auraient pu à l'origine être alimentées par un bief pris sur le ruisseau du *Ponteil* qui coule un peu plus au sud.